

Théâtre

Christian Saint-Pierre

Numéro 174, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2019). Compte rendu de [Théâtre]. *Lettres québécoises*, (174), 54-55.

Autant de fils conducteurs

Christian Saint-Pierre

Pour ce livre consacré à la pratique de la metteuse en scène Brigitte Haentjens, Mélanie Dumont a réalisé douze entretiens avec de proches collaboratrices et collaborateurs de celle qui dirige la compagnie Sibyllines depuis plus de vingt ans avec poigne et finesse.

Dans cet ouvrage publié aux Éditions du passage, onzième titre de la collection « Autour de l'art », on trouve d'abord quatorze portraits signés par le photographe, maquilleur et coiffeur Angelo Barsetti. Les reproductions, en couleur et pleine page, portent la griffe singulière de l'artiste à qui l'on doit la plupart des affiches des spectacles de Brigitte Haentjens depuis 2001. Sur ces pages glacées apparaissent les visages des personnes interrogées, en plus de l'autrice, Mélanie Dumont, et bien entendu de la principale intéressée, la femme de théâtre dont on célèbre ici le talent et la rigueur, l'inventivité et la méthode, en somme l'art et la manière.

L'art du portrait

Interlocutrice privilégiée de Brigitte Haentjens depuis 2008 — elle a pris part au processus de création de plusieurs spectacles —, Mélanie Dumont est aussi responsable de la programmation du volet Enfance / Jeunesse du Théâtre français du Centre national des Arts, à Ottawa. Dans la préface de *Ce qui se trame : 12 entretiens autour du théâtre de Brigitte Haentjens*, la metteuse en scène explique que les portraits ont été « peaufinés » par Dumont, avant de préciser, à juste titre, que le travail a été réalisé « avec la curiosité, la passion et la rigueur qui la caractérise ».

Plutôt que de disparaître au profit de l'autre, plutôt que de prétendre à une objectivité absolue, par exemple en se limitant à citer les gens qu'elle a rencontrés, l'autrice a choisi de restituer sa perception, de poser des mots sur ce qu'elle a vu et ressenti, sur ce qu'elle a constaté et deviné, en somme de consigner les propos aussi certainement que les non-dits. « J'ai tissé ma voix à celle de mon interlocuteur au fil de l'écriture », explique-t-elle avant de préciser ses motivations : « J'ai ainsi cherché à rendre l'empreinte splendide et tenace gardée au contact de ces artistes vibrants, généreux. » En évoquant le lieu de la conversation, l'éclairage et les objets, en décrivant les gestes et les expressions, en recréant l'ambiance, mais également en offrant son point de vue, en ajoutant ses lumières, Dumont donne naissance à des portraits convaincants, des instantanés qui transcendent la banale entrevue, nous informent sur l'essence des artistes aussi bien que sur la riche relation qui les unit à Haentjens.

Les douze portraits, de plus ou moins sept pages chacun, s'appuient sur un aspect fondamental de la pratique théâtrale, un apport sur lequel on s'attarde assez rarement et que Haentjens formule adroitement, toujours dans la préface : « La vision d'un metteur en scène se modifie, s'infléchit et s'adapte au contact des différents partenaires de création. » La mise au monde d'un spectacle comme « prétexte à des rencontres exceptionnelles », « qui s'établissent tout de suite dans le vif, dans le cœur du sujet », voilà précisément ce à quoi l'ouvrage rend justice, cet « entrechoquement » que la directrice de la compagnie Sibyllines espère chaque fois « flamboyant, brûlant,

définitif », autrement dit à ce qui se tisse en salle de répétition, à ces fils conducteurs qui s'unissent et s'entrelacent afin de constituer cette trame qu'est la représentation.

La meute Sibyllines

Brigitte Haentjens n'hésite pas à employer le terme « meute » pour parler de celles et ceux qui contribuent régulièrement à l'élaboration des spectacles de Sibyllines. Elle précise : « À défaut de troupe, on peut constituer une famille ouverte, qui se renouvelle et régénère constamment le langage artistique. » Alors que Marc Bélard atteint en collaborant avec la metteuse en scène des parties de lui qui sont « plus grandes que nature ou plus authentiques », Francis Ducharme se sent « tellement protégé » qu'il a « le goût de mettre encore plus de bûches, que ça brûle ». La scénographe Anick La Bissonnière explique que « l'espace n'est pas un contenant pour Brigitte, c'est ce qui porte son travail ». Le compositeur Bernard Falaise apprécie la retenue que préconise Haentjens, « un travail tout en subtilités », où « on n'accentue pas le pathos ». Alors que Sébastien Ricard déclare que c'est grâce à la metteuse en scène qu'il est « parvenu à [s]e déployer comme acteur », Sylvie Drapeau perçoit entre elle et Haentjens « un rythme similaire », quelque chose de mystérieux qui tient de la reconnaissance.

Bien entendu, on n'échappe pas totalement à quelques lieux communs, à deux ou trois formules toutes faites, à quelques passages un brin élogiques, voire ésotériques. Cela dit, tout en répondant à une mission, celle de célébrer une créatrice et sa vision, celle de rendre hommage, l'ouvrage arrive à la transcender. D'abord parce que le style est riche et souple, que les références sont nombreuses et les souvenirs conviés avec vivacité, mais aussi parce que les portraits sont contrastés, qu'ils traduisent franchement la personnalité des artistes, leur manière bien particulière d'exprimer les idées et les émotions, rendant compte ainsi de leur apport inestimable au rayonnement de la compagnie et de sa directrice au cours des deux dernières décennies. ♦

☆☆☆

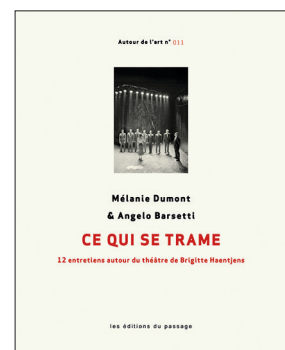
Mélanie Dumont (textes)
et Angelo Barsetti (photographies)

Ce qui se trame :
12 entretiens autour du théâtre
de Brigitte Haentjens

Montréal, Les éditions du passage,

coll. « Autour de l'art »

2019, 160 p., 24,95 \$



La vie après la mort

Christian Saint-Pierre

Par le prisme de la famille et du couple, dans un savant mélange d'humour et de gravité, Pascale Renaud-Hébert aborde la maladie et la mort, la délicate question du deuil.

Depuis sa sortie du Conservatoire d'art dramatique de Québec en 2014, Pascale Renaud-Hébert a collaboré à l'écriture de quelques pièces, la plus récente étant *Antigone*, une réappropriation du texte de Sophocle mise en scène par Olivier Arteau au Trident. En solo, l'autrice a donné *Princesse de personne*, une pièce destinée aux adolescents et créée il y a peu par le Théâtre la Catapulte, et *Sauver des vies*, qui paraissait en février dernier à L'instant même.

Apprivoiser la mort

La pièce, créée en 2016 à Premier Acte dans une mise en scène de l'autrice, puis reprise à La Bordée en février 2019, s'articule autour de la mort imminente de deux femmes. D'abord il y a Murielle, fin quarantaine, conjointe de Jean, mère de Simon, dix-huit ans, et Philippe, seize ans. La mère de famille fait tout pour cacher à ses fils la gravité de son état de santé : « Ils ont besoin de nous. Ils ont pas besoin qu'on leur rajoute un stress. On s'est dit qu'on allait les protéger, pis c'est ça qu'on va faire, parce que c'est ça que ça fait des parents. » Puis il y a Maude, mi-vingtaine, conjointe d'Étienne, qui affronte le cancer avec une certaine sérénité : « J'ai mal. Partout. OK ? J'ai le goût d'y croire, je veux guérir. Mais j'aimerais ça qu'on accepte ensemble que ça se peut qu'on puisse rien faire. [...] Si on a une bataille à choisir, j'aimerais ça qu'on choisisse celle d'être en paix. »

Ça signifie qu'il faut faire confiance aux silences, les doux comme les douloureux.

Alors que l'une est dans le déni, l'autre peine à profiter du temps qu'il lui reste à vivre. Il s'agit d'un drame, vous l'aurez compris, mais n'allez surtout pas croire que la pièce est sombre pour autant. Malgré le tragique de la situation, les personnages font face à l'adversité, savourent chaque moment, tentent d'en tirer le meilleur, cherchent par tous les moyens à « sauver des vies », autrement dit à survivre le mieux possible à la disparition de l'être aimé, à continuer d'avancer après son départ.

En une suite de courtes scènes, vingt-cinq instantanés où se juxtaposent la colère et l'apaisement, la rage et la résignation, l'autrice donne à observer des êtres humains qui relèvent peu à peu, avec un courage inouï, ce qui est probablement le plus grand défi qui soit : apprivoiser l'idée de la mort, que ce soit la sienne ou celle d'un être cher. Les personnages, que l'on suppose issus de la classe moyenne, ni riches ni pauvres, ni érudits ni incultes, sont assurément des êtres de peu de mots. Ce sont des hommes et des femmes qui n'ont pas appris à nommer leurs espoirs et leurs

crainces, à expliquer leurs états d'âme, à mettre des mots sur leur détresse.

Entre les lignes

Pour une autrice de théâtre, c'est certainement un grand défi que de construire des personnages, de leur donner une intériorité, une psychologie et une sensibilité, tout cela en utilisant un minimum de mots. Ça signifie qu'il faut faire confiance aux silences, les doux comme les douloureux, s'assurer de nourrir les non-dits, d'étoffer le sous-texte, de placer beaucoup entre les lignes. Ainsi, il y a ce que les personnages de Pascale Renaud-Hébert disent, les mots souvent banals qu'ils prononcent, ce qu'ils affirment, généralement pour se convaincre eux-mêmes ou pour persuader les autres, puis il y a ce qui se trame sous la surface. C'est là que se loge une certaine vérité, une simplicité, quelque chose de grandiose et d'anodin qui pourrait bien tenir de l'authenticité.

Quand tous les personnages masculins de la pièce se retrouvent, que leurs trajectoires se croisent à un instant précis, dans un hôpital en particulier, à un étage et pas à un autre, on assiste à une scène bouleversante. Sur une machine à chips récalcitrante, qui refuse de leur donner les sacs pour lesquels ils ont pourtant payé, les quatre hommes vont déverser leur peine et leur colère, canaliser leur sentiment d'impuissance, s'en libérer dans une manœuvre aussi hilarante que cathartique. « On se fait tout le temps fourrer, lance Jean. Une vraie gang de moutons, maudite marde. Là, c'est pas vrai qu'une machine va décider pour nous si on mange des chips ou ben si on en mange pas. »

Nous avons certainement affaire à ce qu'on pourrait appeler du « théâtre d'acteurs ». C'est-à-dire que la partition attend plus que d'ordinaire l'apport du comédien pour exister pleinement. Soyons clairs, ce n'est pas plus simple à écrire. Il s'agit seulement d'un registre différent, moins littéraire peut-être, mais pas moins ciselé. D'autant que l'autrice a soigneusement élaboré la structure de sa pièce, s'assurant que les deux histoires se répondent, que les destins s'entrelacent, que les deuils s'éclaircissent mutuellement et que les amours se fassent écho. ♦



☆☆☆

Pascale Renaud-Hébert

Sauver des vies

Québec, L'instant même, coll. « L'instant scène »

2019, 90 p., 14,95 \$